

L'oeuvre d'Albert Pelletier : une satire sociale des années 1930

Alonzo Le Blanc

Volume 6, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600255ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600255ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Blanc, A. (1973). L'oeuvre d'Albert Pelletier : une satire sociale des années 1930. *Voix et images du pays*, 6(1), 33–49. <https://doi.org/10.7202/600255ar>

L'oeuvre d'Albert Pelletier : une satire sociale des années 1930

« Dans un pays qui n'a pas été dit, et que nous aimons secrètement parce qu'il est pavoisé de silence, la moindre page des aînés ressemble à ces petites coupes en forêt que pratiquaient les ancêtres qui n'avaient que ce moyen de s'approprier la patrie »

Fernand Dumont, préface à André Laurendeau, *Ces choses qui nous arrivent*, Montréal, HMH, 1970, p. xii.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Albert Pelletier naît le 28 janvier 1896, à Saint-Pascal de Kamouraska. Il fait ses humanités classiques au Collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Après avoir entrepris ses études de droit à l'Université Laval, il les complète à l'Université de Montréal. Il pratique quelque temps le notariat à Saint-Jovite, puis devient fonctionnaire provincial, sous l'autorité du solliciteur général de la Province. Il sera député-régistrateur au bureau d'enregistrement de Montréal, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite.

Collaborant déjà par ses articles à divers journaux, Albert Pelletier publie, en 1931, un premier recueil de critiques, *Carquois*¹, qui sera suivi, en 1933, d'*Égrappages*², édité par Albert Lévesque. Il fonde sa propre maison d'édition : les Éditions du Totem, qui publieront, entre autres œuvres, en 1933, *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon ; puis, en 1934, *les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey ainsi que *Siraf* de Georges Bugnet. En 1935, il fonde *les Idées*, revue mensuelle ouverte à des collaborateurs de diverses tendances. Éditée par les Éditions du Totem et imprimée par La Parole limitée à Drummondville, la revue paraîtra de janvier 1935 à juin 1939, veille de la Seconde Guerre mondiale.

1. Albert Pelletier, *Carquois*, Montréal, Action canadienne-française, 1931, 219 pages.

2. Id., *Egrappages*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 234 pages.

À cette époque des années 1930-1940, Albert Pelletier recevait chez lui, quatre ou cinq fois par année, des écrivains tels qu'Alfred Desrochers, Henri Girard, Lucien Parizeau, Émile Coderre, Claude-Henri Grignon, Robert Choquette et quelques autres. De fait, il recevra tout au long de sa carrière de jeunes écrivains qui lui soumettent leurs manuscrits. En 1942, Roger Lemelin présente un manuscrit au concours du Prix David. Albert Pelletier (qui a lui-même remporté le Prix David pour ses *Égrappages*, en 1936) est membre du jury. Il vote pour Lemelin, ainsi que M. Auguste Viatte : les deux critiques avaient reconnu la puissance latente du jeune romancier québécois. Mais le roman est bourré de fautes et Lemelin ne reçoit aucune mention. Albert Pelletier lui rend visite à l'hôpital et lui propose de revoir avec lui le manuscrit. Dès sa sortie de l'hôpital, l'apprenti romancier commence ses « pèlerinages du dimanche » chez « l'impitoyable directeur de la revue *les Idées* » et reçoit à chaque semaine, pendant dix mois, une formation littéraire d'où sortit un nouveau manuscrit, celui d'*Au pied de la pente douce*³. Robert Choquette, qui eut à subir quelquefois ses sévères « égrappages », resta profondément attaché à cet homme qu'il trouvait dur et exigeant, mais sincère, honnête et constructif. Peut-être faut-il chercher dans la haute conception qu'Albert Pelletier se faisait de l'art d'écrire les motifs de son abstention sur le plan de la création littéraire.

Albert Pelletier est mort le 4 septembre 1971, à l'âge de soixante-quinze ans. Ceux qui l'ont connu se souviennent de l'allure élancée et très mince, des yeux profonds, de la physionomie réservée et tendre de cet homme qui, à une époque où l'on prêchait la résignation, la patience et le silence, avait osé élever une voix franche et virile. Outre les flèches de son carquois, trempées dans un style original, dont on verra ci-dessous quelques exemples, Albert Pelletier a laissé à son pays ces deux enfants terribles du théâtre et de la télévision nationale : Denise et Gilles Pelletier, qui comptent parmi les meilleurs comédiens québécois de leur génération.

* * *

Vers les années 1915-1925, la querelle du régionalisme avait divisé en deux camps les écrivains de ce pays. Deux tendances s'étaient alors révélées clairement dans la conscience québécoise. Tous sentaient le besoin de créer, de contribuer à créer une littérature nationale. Les uns, obéissant à un instinct centripète, pré-

3. Roger Lemelin, « Un homme : Albert Pelletier », dans *la Presse*, le 14 septembre 1971, p. A 4.

conisaient l'enracinement dans les valeurs nationales : le groupe du *Terroir* voulait qu'on s'en tienne aux sujets nationaux, exprimant l'homme et les réalités d'ici, avec ses particularismes et son idiosyncrasie terrienne. Les autres, qui firent paraître pendant une année (1918) la revue *le Nigog*, ne boudaient pas leur pays, mais obéissant à une tendance culturelle centrifuge, affirmaient le besoin d'une aération et d'une ouverture sur le monde, surtout sur le monde parisien des arts et de la littérature modernes.

Les critiques ou les feuilletonistes littéraires de cette époque semblent éprouver une réelle difficulté à se situer par rapport à ces deux tendances. Camille Roy se montre apparemment très ouvert, mais son idéologie, ses œuvres et son influence soutiennent, de fait, les partisans du régionalisme et du *Terroir*. Louis Dantin, qui vit à Boston, voit ce problème de plus loin ; consacrant une bonne partie de ses loisirs à la littérature canadienne, il marque sa préférence pour une totale liberté d'inspiration, pour la primauté de la valeur esthétique des œuvres. Victor Barbeau joue un rôle prédominant dans cette querelle, ainsi que l'a montré Gaston Pilote⁴ : il attaque successivement Léo-Paul Desrosiers, Arthur Saint-Pierre, Lionel Groulx, Claude-Henri Grignon et Harry Bernard, tous partisans, à divers degrés, d'un régionalisme inconditionnel. En 1929, Marcel Dugas, qui se situe du même côté que Barbeau, avec les « exotistes », fait un bref historique du *Nigog* et, voyant avec un recul de dix ans sa propre polémique avec Arthur Letondal, il conclut : « En définitive, malgré nos irrévérances d'alors, nous n'étions pas si loin de penser comme lui, et lui comme nous⁵. » La même année toutefois, Harry Bernard ouvre de nouveau le débat sur « le régionalisme littéraire », avec ses *Essais critiques*⁶. Il s'attire cette fois la colère de son collègue Grignon qui invite les écrivains canadiens à se servir du vocabulaire canadien.

La querelle du régionalisme est donc encore très actuelle au moment où Albert Pelletier entreprend de publier ses feuilletons dans un premier recueil. En 1931, il ouvre son *Carquois* avec cette question de la littérature nationale et du nationalisme littéraire :

La littérature nationale est chez nous un *but* à atteindre bien plus qu'un fait accompli.

4. Gaston Pilote, « Victor Barbeau et le régionalisme », dans *Études françaises*, VII, 1, février 1971, p. 23-47.

5. Marcel Dugas, *Littérature canadienne-française. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 127.

6. Harry Bernard, *Essais critiques*, Montréal, Éditions A. C. F., 1929.

Et le nationalisme littéraire, qui en a jamais parlé si ce n'est comme *moyen* de faire au Canada une littérature distincte de celle des autres pays ? *moyen* préconisé par les uns, non pas comme le seul, mais comme le plus facilement accessible et le meilleur, et jugé par les autres indifférent, futile et irréalisable, à cause de notre formation⁷.

Cette entrée en matière permet à Pelletier de soulever d'autres questions fondamentales, d'un caractère plus sociologique que littéraire, et qui serviront de leitmotiv à ses deux recueils : qu'est-ce qu'une littérature nationale ? mais encore, qu'est-ce que la littérature ? qu'est-ce qui caractérise nos auteurs ? comment expliquer la faiblesse des œuvres d'ici ? quelle formation avons-nous reçue ? dans quelle sorte de société vivons-nous ?

Albert Pelletier apporte à ces questions des réponses qui prennent aujourd'hui l'allure d'un véritable procès — ou, si l'on préfère, d'une véritable satire, ce qui explique notre titre — à l'égard des institutions, des personnes, de la mentalité collective et de l'atmosphère qui régnaient en cette époque des années 1930-1940. C'est pourquoi nous mettons volontairement ici l'accent sur la dimension sociologique de la pensée d'Albert Pelletier, afin de contribuer à un inventaire de ce que Jacques Pelletier appelait, dans le dernier numéro de cette revue, « une idéologie des années 1930⁸ ».

Les réflexions d'Albert Pelletier sur les conditions d'existence d'une littérature nationale dénotent une préoccupation fondamentale : la recherche d'une identité par la qualité et, plus précisément, par la stylisation. Dans un premier postulat, il affirme que l'art d'écrire « ne connaît pas d'autres limites que les aptitudes, l'originalité, la personnalité de l'artiste⁹ ». Comment se fait-il que les personnalités littéraires n'atteignent pas dans ce pays la dimension qu'on leur souhaiterait ? L'auteur du *Carquois* amorce alors une description de la « personnalité de base » commune à tous les écrivains du Québec. Débordant la littérature, il analyse la culture de notre collectivité comme une « masse de comportements », c'est-à-dire avec une perspective anthropologique qui le met en face de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'unicité québécoise :

Mais des écrivains canadiens, c'est justement ce que nous ne connaissons guère. Il est bien admis toutefois que le talent foisonne chez nous. Nous sa-

7. Albert Pelletier, *Carquois*, Montréal, Éditions A. C. F., 1931, p. 7-8.

8. Jacques Pelletier, « La Relève : une idéologie des années 1930 », dans *Voix et Images du pays V*, Montréal, P.U.Q., 1972, p. 69-139.

9. Albert Pelletier, *Carquois*, p. 11.

vons tous aussi que notre peuple possède, non pas sans doute à un degré éminent, mais de façon tout de même bien sensible, un caractère particulier, des façons de penser et de sentir qui le distinguent nettement, et des français [sic] d'outremer, et des anglophones qui nous entourent. Pourquoi donc nos écrivains ressemblent-ils si peu à la province de leur origine¹⁰ ?

Proposant une première réponse à cette question, il voit dans le système d'éducation alors en usage la raison première de la médiocrité de ses compatriotes : « Nos gens instruits (je ne parle pas de nos rares exceptions) peuvent avoir le cerveau comme un rayon de bibliothèque : ils n'ont pas de caractère individuel¹¹. » Les collègues classiques donnent une formation en marge de la vie réelle. L'étude des langues mortes et de la philosophie scolastique éloigne les étudiants des réalités qui leur sont familières : il s'établit un fossé entre les mots et les choses. La gymnastique de la traduction à coups de dictionnaires empêche toute créativité et constitue, en somme, « l'émasculatation systématique de toute virilité intellectuelle¹² ». Albert Pelletier constate que les éducateurs sont eux aussi victimes du système et que, pour mettre fin à cette mécanique, la formation des maîtres serait plus urgente que la réforme des programmes. À ses yeux, la déficience de leur formation serait la cause principale de la faiblesse des écrivains canadiens-français, aseptisés à un tel point que leur âme est « blanche d'une blancheur chimique » et que leurs livres, produits artificiels par le caractère et par la langue, ressemblent « à l'eau stérilisée ».

Cherchant en vain le « signe originaire » qui marquerait leur œuvre d'une empreinte à la fois naturelle et bien déterminée, Pelletier dénonce l'aliénation culturelle de ses compatriotes instruits. Aliénation par une idéologie qui prêche la résignation à une « fatalité qui déracine chez nous les générations humaines » ; aliénation produite aussi par la contrainte de s'exprimer dans le langage parisien, par l'imitation et par l'assimilation de modèles étrangers.

Sans écrivains nationaux, il est assez difficile de faire une littérature nationale. Or, produits déracinés et cultivés dans une serre, nos écrivains doivent subir l'artifice de la greffe sur un arbre étranger, presque inaccessible¹³.

Élaborant avant la lettre une sorte de *Refus global*, il revendique le droit à la liberté d'inspiration et d'expression, impliquant l'usage du langage franco-

10. *Carquois*, p. 11.

11. *Ibid.*, p. 12.

12. *Ibid.*, p. 15.

13. *Ibid.*, p. 22.

canadien. Rejoignant la pensée paradoxale d'Octave Crémazie sur la nécessité d'une langue distinctive, il laisse échapper ce cri souvent cité :

Si les Français veulent nous lire, ils nous traduiront, comme ils traduisent la littérature provençale ; et ils y réussiront bien mieux que nous, soyons-en sûrs, parce qu'ils possèdent bien mieux leur langue que nous ne pourrons jamais, nous, la connaître¹⁴.

Dans cette boutade même, on peut voir l'affirmation spontanée d'une différence profonde et du droit fondamental, pour un peuple, d'être pleinement ce qu'il est. Exclusion de la médiocrité, mais pleine acceptation de notre identité : Albert Pelletier rejette de la sorte la fausse honte de soi et le mépris professés à l'égard du langage populaire : « Notre parler populaire est savoureux, imagé, vivant¹⁵. » Refuser la langue du peuple, c'est refuser de reconnaître l'existence et l'identité de ce peuple :

Car il est difficile de faire autre chose que copier Marc Sangnier et ses disciples, il est difficile d'être vraiment canadien en pratique, si l'on condamne et ridiculise au préalable le langage qui révèle, qui exprime, qui constitue cet état d'esprit canadien¹⁶.

On comprend maintenant en quel sens la littérature nationale lui apparaît comme un but à atteindre. Les efforts déployés par Pelletier semblent polarisés par cette visée fondamentale : les écrivains ont une responsabilité à l'égard de la nation ; l'enracinement dans le particulier, c'est-à-dire dans ce pays, précède et soutient le souci d'atteindre l'universel. Disciple de Jules Fournier et d'Olivar Asselin, Albert Pelletier ne veut pas « mettre le pic et la pioche dans le génie même de la langue française, qui consiste dans sa grammaire et sa syntaxe¹⁷ ». Il veut avant tout améliorer la santé intellectuelle de ses compatriotes. Ainsi s'explique son attention à la littérature qui se fait : aux œuvres encore immatures qui cherchent péniblement à s'imposer, en se heurtant aux doubles contraintes de l'idéologie officielle et d'une langue encore mal maîtrisée. La fixité doctrinale et disciplinaire, assurée par le clergé, maintient les intelligences captives. L'observation et la création véritables sont compromises par des soucis moralisateurs, par des essais de « peinture synoptique ou nationale », par l'imitation livresque ou pédante des écrivains d'outre-mer. On comprend dans ce contexte l'humeur batailleuse d'un critique qui, malgré une vive conscience de ses limites, étudiait chaque œuvre nouvelle

14. *Ibid.*, p. 26.

15. *Ibid.*, p. 26.

16. *Ibid.*, p. 27.

17. *Ibid.*, p. 28.

en fonction de sa contribution — originale ou insignifiante — à cette tâche de libération nationale ou culturelle. Plus qu'un critique littéraire, Albert Pelletier est un polémiste du feuilleton, un essayiste pamphlétaire qui livre combat contre une idéologie régnante et contre une mentalité collective qui lui paraissent inacceptables.

C'est pourquoi certaines de ses préférences, quelques-uns de ses jugements nous étonnent aujourd'hui : nous les lisons en dehors du contexte. Il accueille favorablement, par exemple, *L'homme qui va* de Jean-Charles Harvey. Lorsqu'on scrute les raisons de cet accueil, on s'aperçoit que Pelletier se réjouit de voir enfin une imagination canadienne qui se libère. Non pas une libération exotique à la mode de Paul Morin, mais une libération à l'égard des contraintes intérieures : « Le petit appareil aérien dont nous avons parlé n'évolue pas par nos sentiers battus¹⁸. » Il voit dans tel chapitre « une débauche d'imagination ». Mais il note que le héros de Harvey, Lazare Pernelle, « n'entretient pas sur les peines futures les présomptions de saint Bernard¹⁹. » Cette liberté intérieure acquise par Harvey ne s'accompagne pas d'une même aisance sur le plan esthétique. Pelletier lui reproche d'être un bachelier : « Et comme tous nos bacheliers, il est resté idéologue, idéaliste, mystique, — le fond de son livre l'atteste²⁰. » Pelletier se reconnaît lui-même bachelier et ses critiques dénotent une sorte de mépris à l'égard de ce surmoi d'humanités classiques qu'on lui a imposé et contre lequel il se défend, comme d'une part inacceptable de soi-même : refus de l'idéalisme abstrait, du mysticisme rêveur, de l'évasion loin de la vie réelle.

Par cette volonté de récupérer le réel et le naturel, il y a dans le style d'Albert Pelletier quelque chose de primitif et d'épique : un regard à la fois naïf et fruste, une exigence de vérité qu'il trouve mieux satisfaite dans la lecture de Harvey, de Grignon et de Desrochers que chez les « esprits conventionnels de notre classicisme ». La seule évocation de ceux-ci éveille sa colère. Les images s'accumulent alors sous sa plume avec une redondance baroque semblable à celle des orateurs « canadiens » d'autrefois. À propos du *Secret de Lindbergh* de Claude Henri-Grignon, il dira :

Des critiques influents, « d'obèses autorités » tant laïques que cléricales, tout saturées de clauses monastiques, sans troubler l'araignée qui tisse sa

18. *Ibid.*, p. 39.

19. *Ibid.*, p. 42.

20. *Ibid.*, p. 54.

toile autour de leur crâne, statueront que voilà un livre fâcheux à ensevelir sous le stock des épithètes anémiques ou sous l'obélisque du silence²¹.

Pelletier ridiculise de nouveau le système d'éducation, c'est-à-dire « l'intervention des maîtres-phonographes et des maîtres-garde-fous », ou encore « notre stérile rêvasserie de latins rapetissés et de dilettantes dépayés²² » ; il admire en Grignon un auteur lyrique « qui, dans un intrépide effort individuel, se dégage de la pieuvre de la banalité et de l'anonymat du juste milieu, et qui escalade, avec son rêve, les sommets vers la beauté²³ ».

Redondance baroque, avons-nous dit. Et refus du classicisme. Le style est une architecture du comportement. Le notaire d'origine paysanne reste fidèle à Saint-Pascal, à son pays d'enfance, celui de Kamouraska. Les réalités du terroir, qu'un cours classique n'a pas complètement délavées, surgissent chez lui sous une forme nouvelle comme les signes d'un enracinement et d'une résistance. Délaissant lui-même les termes trop abstraits, le « tiroir des sirops calmants et des tétines artificielles » (p. 49), il préconise la virilité, le naturel, la vie, la pensée, l'originalité ; et il oppose cet idéal réaliste à l'émasculatation, l'académisme, l'artificiel, le « paragonnage » et les « brimborions ». En le lisant, on a parfois l'impression d'entendre un conteur assis sur un baril de clous, au milieu d'un magasin général. Ce conteur a fait des études, il parle de ses lectures, il s'appuie sur les critères sérieux de Taine et de Maurras, il a enrichi son bagage intérieur de plusieurs mots étranges et d'une culture personnelle. Lorsque l'émotion l'amène à décrire certains mandarins des lettres canadiennes, ce vocabulaire coloré se présente et se dispose en métaphores qui, dans des phrases parfois longues et lourdes, entraînent sa pensée au-delà de la sobriété classique.

Nous nous refusons à croire, sur la foi des singularités les plus déplaisantes de son livre, qu'il [Claude-Henri Grignon] soit chez nous le paladin militant de cette étrange confrérie de rastaquouères de lettres qui, faisant la paire avec le pire groupe des cubistes dans la peinture, veulent bien compter en France pour l'une des disgrâces de l'art contemporain²⁴.

La critique d'Albert Pelletier, comme celle de plusieurs feuilletonistes de sa génération, est souvent un prétexte à de longs développements où la doctrine du critique importe plus que l'œuvre critiquée. Distinguant chez Louis Dantin

21. *Ibid.*, p. 60-61.

22. *Ibid.*, p. 63-64.

23. *Ibid.*, p. 67.

24. *Ibid.*, p. 72.

l'analyste (le critique minutieux) et l'annaliste (celui qui tente périodiquement d'esquisser une synthèse), il reconnaît les mérites du premier, mais reproche au second de ne s'attacher qu'à la forme, à l'enveloppe, à la prosodie plutôt qu'à la substance. Prisonnier lui-même de l'esthétique dualiste, Pelletier donne la primauté à la pensée et ne semble pas comprendre les exigences formelles d'un Dantin soucieux d'indiquer aux écrivains la frontière esthétique qu'une œuvre doit franchir pour devenir un objet de beauté. Pelletier reproche à Dantin ses allusions aux autres arts : son évocation de formes plastiques, du « style plastique » ou de la « beauté plastique ». Il refuse cette approche strictement formaliste. Le poète demeure pour lui un « animateur de notions abstraites », un « révélateur d'immatérielle beauté ». « D'entités spirituelles qui se dérobent à nos sens, il fait des choses vivantes²⁵. » Pelletier, plus que Dantin, reste soumis à la dichotomie du fond et de la forme qu'on lui a enseignée au collège et que la lecture de Maurras n'a fait qu'accentuer. Selon Maurras, l'art ne doit pas s'arroger indûment le « sceptre », c'est-à-dire la primauté qui appartient à la pensée.

Pelletier accueille avec enthousiasme l'œuvre d'Alfred Desrochers, *Offrande aux vierges folles*, ainsi qu'*À l'ombre de l'Orford*. Il trouve chez cet auteur des poèmes qui lui donnent « une intense impression de vie », des poèmes qui n'ont pas « l'air étioles et mourants d'anémie ». Il l'appelle « le plus caractéristique et le plus individuel des poètes canadiens » (p. 151). Pelletier admire enfin chez ce poète la sensibilité virile des hommes d'ici et le pays du Québec observé d'un regard neuf.

Le même critère de l'authenticité l'amène à s'élever contre la niaiserie, la « fainéantise », la piété « un peu morbide » d'une certaine littérature pour enfants, où des « jésuites salonnards » trahissent à ses yeux la robustesse des premiers missionnaires. Les personnages des récits de Maxine, au contraire, ne sont pas faits d'une telle sensiblerie, mais évoqués avec imagination, ils reprennent « leur physionomie d'êtres vivants et leur puissance d'attraction », car ils sont « pétris comme nous de chair et de sang », d'une « humanité qui nous est à tous commune²⁶. » De même les récits du docteur Edmond Grignon, *En guettant les ours*, véritable « cinématographie des faits, des personnages, des mœurs²⁷ », lui apparaissent comme l'affirmation saine de notre identité. Car, dans le dernier chapitre de *Carquois*, comme dans le premier, comme dans tout ce qu'a écrit Albert Pelle-

25. *Ibid.*, p. 107-111.

26. *Ibid.*, p. 178-179.

27. *Ibid.*, p. 213.

tier, l'affirmation d'une identité québécoise (qui s'appelait encore « canadienne ») constitue la trame majeure de la pensée et de l'appréciation critiques.

Oh ! que nos vieilles barbes continuent toutefois à se pendre aux totems du romantisme et à se balancer aux souffles des brises européennes du temps passé. Nous ne récriminerons pas contre elles : cela d'ailleurs ne servirait à rien. La meule niveleuse des routines et des préjugés étrangers aux caractères et aux aspirations de notre pays a passé sur toute la formation et la vie intellectuelle de ces braves gens, ne leur laissant pas d'autres aptitudes que celle qu'il faut pour capter la rosette de la Légion d'honneur ou quelque décoration d'outremer²⁸.

Il réaffirme à la page suivante la différence sociologique, et même anthropologique, qui nous distingue des Français.

Les goûts moins spéculatifs, le caractère plus pratique, la mentalité différente que nous ont faits les nécessités trois fois séculaires de la vie au Canada, nous empêchent même de nous reconnaître une intime parenté avec le peuple qui, dans ces manifestations successives, a révélé l'orientation de son caractère. Il en est de même de la littérature qui marque, de façon encore plus sensible, les écarts entre l'état d'esprit français et le nôtre, entre les mœurs des Français et les nôtres, entre les préoccupations, les aspirations, les prédilections, les goûts des Français et ceux des Canadiens²⁹.

Le second recueil, *Égrappages*, (action de détacher les fruits de la grappe), fut publié en 1933 et mérita à son auteur le Prix Athanase David³⁰. Albert Pelletier y traite d'œuvres diverses portant sur la linguistique, l'histoire, la sociologie, l'économie, avant d'en arriver à la critique, à la poésie, aux romans, contes et nouvelles. Le contenu diversifié de ce volume confirme chez l'auteur des préoccupations qui ne sont pas exclusivement littéraires. Tournée d'une façon plus immédiate contre le petit « *establishment* » local, la révolte de Pelletier se fait plus intempestive. La fierté instinctive qui soutient ses interventions littéraires l'amène à se dresser contre « les académistes de chez nous », contre les pions et les attitudes qui leur tiennent lieu de pensée, de culture et de discernement : « On a l'impression de se faire frôler, comme en un cauchemar, par les chauves-souris de l'imbécillité³¹. »

Pelletier fait un mauvais accueil au *Glossaire du parler français au Canada*, préparé depuis vingt-cinq ans par la Société du parler français au Canada. Le

28. *Ibid.*, p. 207.

29. *Ibid.*, p. 208-209.

30. *Id.*, *Egrappages*, Montréal, Lévesque, 1933, 234 pages.

31. *Ibid.*, p. 8. Pelletier, donc, connaissait bien son Baudelaire...

critique regrette surtout l'élimination de nombreux vocables qui lui paraissent, à lui comme à Jean-Charles Harvey, « du français le plus pur, même du français moderne ». Il voit dans les restrictions faites par ce glossaire une forme de snobisme dont l'effet est d'accentuer l'aliénation du peuple canadien-français.

À cause des billevesées de nos académistes, on a écarté et on tend à chasser de plus en plus les mots *français* qui sont intimement liés à la vie courante, à la vie laborieuse, à la vie réelle de notre peuple, sous le stupide prétexte qu'ils révèlent des soucis matérialistes. Par la faute de nos académistes, nos gens ont désappris à nommer en français leurs outils, leurs ustensiles, leurs mets, et bariolent leurs conversations, comme leurs annonces et leurs raisons sociales, de locutions anglaises et de périphrases idiotes³².

L'influence de cet académisme aseptisant se serait fait sentir jusque dans les écoles élémentaires où l'on s'efforçait d'écarter des manuels scolaires « le parler exprimant les occupations quotidiennes » du peuple et les termes concrets « dont nous avons une idée claire ». Pelletier — qui était d'origine rurale — avait goûté dans son jeune âge les métaphores savoureuses façonnées par le peuple lui-même dans ses conversations et voyait dans leur exclusion une « nuisance au moins virtuelle », une forme de castration inacceptable.

... au Québec dont on veut faire un pays d'eunuques incapables de percevoir un rapport entre deux choses, où l'on n'hésite pas à publier que les métaphores sont un vice de style³³...

Le livre de l'abbé Lionel Groulx intitulé *l'Enseignement français au Canada* devient pour Pelletier l'occasion d'exprimer son attitude à l'égard du clergé.

S'il est permis de faire de l'histoire un pilotis au bénéfice d'une classe, on ne peut raisonnablement défendre à personne de l'étrécir à la semelle d'autres intérêts particuliers³⁴.

Cette affirmation du droit de contestation est suivie de deux longues phrases où l'auteur indique à quel point le clergé, immédiatement après la Conquête, négligea d'accomplir « ses devoirs traditionnels d'éducateur », puis réussit, pendant le XIX^e siècle, « à plumer l'œuf québécois au point de s'en faire un confortable oreiller de duvet³⁵ ». L'éloge excessif des évêques catholiques fait par l'abbé Groulx trouve ici un contradicteur courageux. En 1933, nous étions encore éloignés de ce

32. *Ibid.*, p. 13.

33. *Ibid.*, p. 16.

34. *Ibid.*, p. 36.

35. *Ibid.*, p. 37.

que Jean Le Moyne appelle « une interprétation totale de nous-mêmes³⁶ ». Les essais d'Albert Pelletier supposent déjà une certaine liberté d'esprit et un regard nouveau jeté sur notre histoire, aussi bien que sur notre situation économique, linguistique et culturelle. Il en arrive à formuler cette dure constatation :

Notre peuple porte en lui-même un virus de cagnardise qui rend l'aspect de son avenir bien plus tragique encore : quand se guérira-t-il de toujours faire ses mea-culpa sur la poitrine des autres, et d'aduler chez soi même le néant pourvu qu'il se masque des dehors du catholicisme³⁷ ?

L'auteur des *Égrappages* reconnaît le dévouement d'un grand nombre d'ecclésiastiques à la promotion humaine et intellectuelle de la collectivité québécoise, mais il ne croit pas que ce dévouement doive servir de prétexte à une domination sociale ni à une exploitation économique.

Si le clergé se maintient aujourd'hui si fièrement les deux pieds dans l'étrier, de grâce, qu'il ait la charité d'un regard vers ceux qui, pendant un siècle, se sont saignés à blanc pour lui fournir sa monture³⁸ !

L'anticléricalisme de Pelletier ne vise pas indistinctement tous les membres du clergé. Il réserve un accueil favorable aux volumes de l'abbé Auguste Lapalme qui, ne craignant pas de s'attaquer aux « momies », cherche à susciter une prise de conscience dans le domaine de l'enseignement primaire. Le critique, qui se reconnaît une âme avide et tourmentée, accepte la sérénité intérieure et le mysticisme des poèmes de Lucien Rainier. Il fait l'éloge de *la Revue dominicaine* dirigée par le Père M. A. Lamarche, O. P. Loin d'encroûter ses lecteurs « dans les aveuglements superstitieux de l'instinct », cette revue « respecte et sert le catholicisme en cultivant, dans les limites de son programme trop restreint, les facultés supérieures de l'âme humaine³⁹ ». Mais la satire d'Albert Pelletier atteint ses sommets lorsqu'il vient à parler de M^{gr} Camille Roy. Il est peu de chapitres où il ne fait quelque allusion au prélat de l'Église et des lettres canadiennes. Déjà, dans *Carquois*, il avait rendu un hommage ironique à celui qui savait si bien concilier la « mission providentielle » du peuple canadien en terre d'Amérique (« émerveiller le monde ») avec le vieux hangar, le « sirop calmant » et les « tétines artificielles⁴⁰ ». Il s'en prend cette fois à l'auteur du *Manuel d'histoire de la littérature canadienne*, manuel qu'il a dû lui-même mémoriser au collège et qu'à trente-sept

36. Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, HMH, « H », 1969, p. 27.

37. Albert Pelletier, *Egrappages*, p. 44.

38. *Ibid.*, p. 46.

39. *Ibid.*, p. 108.

40. Id., *Carquois*, p. 49.

ans, il n'a pas encore digéré. Il sent le besoin de présenter l'auteur, reprenant le procédé, déjà utilisé par Jules Fournier, de l'antithèse qui commence par une louange et qui se termine par une satire.

M^{gr} Camille Roy est recteur de l'université Laval ; il fut président de la Société royale du Canada ; il fait partie, à titre décoratif, de quelques autres hospices de curés en repos. C'est un personnage. C'est encore plus un homme habile. J'avoue même que M^{gr} Roy me paraît, en littérature, profondément machiavélique. Vous savez qu'il passa sa vie à meubler les générations d'écoliers de phrases pompeuses, ou de coussinets en caoutchouc. Mais soupçonnez-vous pourquoi ? Afin de rebondir indéfiniment, s'il prenait fantaisie à Jules Fournier et Olivar Asselin de faire glisser ses échasses !

J'ose à peine lever les yeux vers ce grand littérateur, consacré fétiche. Depuis qu'on me fit apprendre par cœur son manuel cabalistique d'*Histoire de la littérature canadienne*, il m'hypnotise, et je ne sais que lui rendre hommage⁴¹.

Et Pelletier se met à relever certaines expressions incorrectes ou maladroitement employées par l'« autorité » littéraire du pays. Sur ce plan de la langue, il est amusant de voir ces critiques des années 1900-1940 se corriger les uns les autres, chacun ayant le sentiment de posséder sa grammaire mieux que le voisin, mais donnant des preuves d'une maîtrise encore imparfaite du français. Jules Fournier avait donné, sur ce plan, les preuves d'une supériorité incontestable et peut-être inégalée, même de nos jours. Albert Pelletier était loin de posséder la même virtuosité. Mais, avec un recul de quarante ans, ces querelles sur la langue prouvent que nous n'avions pas tout à fait perdu l'esprit français (et que nous l'aurons perdu le jour où nous cesserons de nous interroger sur la qualité de notre langage, oral ou écrit).

D'autres problèmes, plus quotidiens et peut-être plus existentiels, pesaient alors lourdement sur la conscience collective des Québécois. Un livre de Josaphat Benoit sur le machinisme⁴² fournit à Pelletier l'occasion de parler de la crise économique et de dénoncer « le monopole par l'esprit de lucre des inventions modernes⁴³ ». Il décrit l'envahissement d'un peuple qui devient consommateur. Envahissement par quelques individus munis de « tout l'outillage d'annonces et de sollicitations qu'il faut pour vaincre les résistances ». Il est évident aux yeux de Pelletier que ce peuple n'est pas suffisamment armé pour résister au gros capitalisme.

41. Id., *Egrappages*, p. 93-94.

42. Josaphat Benoit, *Rois ou esclaves de la machine ?*, Montréal, Carrier, 1931, 232 pages.

43. Albert Pelletier, *Egrappages*, p. 66-67.

Si le monopole s'accroît toujours en proportions géométriques comme au cours du dernier quart de siècle, il est bien probable que les tracts et les discours anticommunistes de notre élite en plombagine, auront été de simples pièces de vanité, et que dans vingt ans le capitalisme lui-même et ses marionnettes grasses auront suffisamment préparé l'Amérique du Nord pour un changement de régime. Cela aura procédé directement ou indirectement de la machine, le plus puissant instrument du monopole que le monde ait connu⁴⁴.

Vision lucide et quasi prophétique du bouleversement idéologique qui s'opèrera en Amérique quarante (ou cinquante) ans plus tard. Les petits propriétaires québécois n'en étaient encore qu'au début des spoliations dont ils seront victimes. Pelletier voit déjà ses contemporains comme « des ombres dansantes dans une maison hantée⁴⁵ ». Mécontent lui-même d'un présent inacceptable, conservant toutefois un idéal et même un espoir pour notre collectivité, il accueille le livre d'Édouard Montpetit, *Pour une doctrine*, comme une introduction livresque à la science économique, mais encore trop éloignée du « froid bistouri » qu'il faudrait employer pour enrayer la crise. Il faudrait intervenir au niveau gouvernemental et au niveau des familles. Albert Pelletier ne cache pas son admiration pour l'expérience communiste de la Russie.

Il [ce savant canadien] pourrait bien aisément démontrer aussi que les plus dangereux adversaires du régime propriétaire au Canada ne sont pas les communistes, mais les monopoleurs [*sic*] et leurs agents inconscients, dont la gloutonnerie accapare les biens nécessaires ou utiles aux autres ; que les Russes sont plus avancés que nous puisqu'ils traversent, eux, cette période révolutionnaire et transitoire du communisme vers laquelle nous marchons à grands pas ; que nous gaspillerions moins sottement nos efforts si nous nous appliquions tout de suite une bonne dose de médecine préventive, au lieu de nous étourdir à branler nos goupillons contre les Russes⁴⁶.

Il reprendra plus loin ce thème à propos de l'œuvre de Jean Narrache, *Quand j'parl'tout seul* : un livre de vérités saines, sous forme de satire sociale qui « tombe d'aplomb sur les adversaires manifestes de notre régime de la propriété individuelle », sur les « parasites chancreux qui sont devenus nos divinités ».

A cause de ces grands manufacturiers d'éteignoirs, de capitalisations fictives et de miroirs à alouettes, le nombre des sans-avoir est maintenant presque incalculable, à la ville et à la campagne. Mais ces accapareurs, qui pour la

44. *Ibid.*, p. 67-68.

45. *Ibid.*, p. 68.

46. *Ibid.*, p. 75.

plupart ne cultivent pas d'autres qualités morales que le bagout, continuent aujourd'hui un état de désordre permanent dans une société normale. Ils dominent l'opinion, peut-être l'éducation, au point qu'on estime subversifs, comme des actes de « révolte contre la société », des moyens de défense aussi anodins que ceux que Jean Narrache oppose à leurs razzias⁴⁷.

Il y aurait lieu d'évoquer ici d'autres aspects de la pensée d'Albert Pelletier : aspects moins « révolutionnaires », mais peut-être moins personnels et se rapportant plus spécifiquement à la littérature. Il nous livre à plusieurs reprises sa conception de la poésie et des réflexions, pertinentes ou impertinentes, sur les œuvres de Dantín, de Choquette, de Jovette Bernier (qu'il admire), de Harry Bernard (qu'il n'admire pas), de Léo-Paul Desrosiers (qu'il admire) et d'autres (qu'il n'admire pas). Il regrette dans son « Épilogue » de n'avoir pu égrapper que des fruits choisis (des raisins choisis, dira-t-on), mais il s'en explique dans cette phrase qui le définit lui-même, selon l'expression de Germain Beaulieu, avec « l'incompréhensibilité de son incommensurabilité ».

Ceux qui s'ac-boutent [*sic*] contre la gangue énorme de notre arriérisme satisfait pour nous hausser vers la lumière universelle, ne figurent pas tous dans ce livre⁴⁸.

On s'imaginerait lire un prélude à l'œuvre de Claude Gauvreau. Mais il poursuit :

En attendant que l'intelligence en mène plus large chez nous où elle n'a encore ébousiné que peu de minéral, ayons le courage d'écrire ceci qui, si l'on n'a pas la pudibonderie de fermer les yeux, paraîtra une salutaire vérité. La littérature canadienne-française, dans son ensemble, traduit assez bien notre grande qualité nationale : la force d'inertie, et notre grand défaut national : la paresse de nous contenter de ça⁴⁹.

Cet « Épilogue » ne marque pas la fin des activités littéraires d'Albert Pelletier. En janvier 1935, dans le premier numéro de la revue *les Idées* qu'il venait de fonder, le directeur signe l'article d'ouverture : « le Manque de vie de l'esprit », titre qu'il reprendra en tête du deuxième numéro et qui indique la ligne générale du combat qu'il entendait livrer. Nous ne ferons pas ici une étude de cette revue qui mériterait d'être l'objet d'un inventaire plus systématique et plus élaboré. Constatant que le rabâchage et le commérage sont devenus, par la presse l'« altier dandinement de notre élite », Pelletier intervient au nom de l'esprit qui se « ramollit » et « passe

47. *Ibid.*, p. 150-151.

48. *Ibid.*, p. 231.

49. *Ibid.*, p. 232.

peu à peu aux limbes de l'instinct ». Il intervient aussi, — et c'est ce qu'on n'a pas suffisamment souligné jusqu'à maintenant — au nom de l'instinct qui l'animait lui-même dans l'acte d'écrire.

L'instinct même, délayé avec persistance, perd ses vertus animales, et finit par tout attendre passivement du vague miracle de l'imprimé, comme la plante adventive qui périt faute de tuteur. De là aussi notre tendance, qui se généralise extrêmement, de compter sur l'Etat plutôt que de cultiver nos ressources d'êtres raisonnables⁵⁰.

Dans les numéros suivants, la critique d'Albert Pelletier se limitera de plus en plus à des comptes rendus de lectures, sous la rubrique « Bibliographie », qui deviendra, à partir du mois d'août 1935, une « Revue des livres », avec la collaboration de Paul Bard, puis de Carmel Brouillard, O. F. M. Dans le dernier numéro des *Idées* (5^e année, vol. IX, n° 6), en juin 1939, le feuilletoniste commente les trois conférences publiées sous le titre *l'Avenir de notre bourgeoisie*. Selon lui, nous avons subi, comme peuple, « une dégringolade accentuée en tous les domaines » Depuis 1900, une « caste a réussi à s'assurer de plus en plus la mainmise sur la pensée, les aptitudes et l'activité de chacun⁵¹ ».

Il s'est déjà élevé contre les « associations grégaires » contre « l'agrégat d'irresponsables dans des associations multiples ». *L'Avenir de notre bourgeoisie* contribue, selon lui, à entretenir l'attitude passive d'un peuple qui demande « des directives » à ses chefs de l'heure, c'est-à-dire Esdras Minville, Victor Barbeau et Lionel Groulx. Pelletier reconnaît le rôle d'éveilleurs de ces hommes, mais il dénonce une fois de plus l'inertie qui devient une démission nationale, et il termine ce dernier article par un cri qui est une interrogation tragique.

Ai-je au moins réussi à laisser entendre comme notre avenir est risqué si les efforts de nos maîtres et petits maîtres ne s'appliquent bientôt à produire autre chose qu'une bourgeoisie de mangeurs de vent⁵² ?

Les écrits d'Albert Pelletier prolongent, en un certain sens, l'action d'Arthur Buies, d'Edmond de Nevers, de Jules Fournier et d'Olivar Asselin. Que dans le silence de la crise des années 1930 surgisse cette protestation à la fois primitive et noble, il y a là un courage et une franchise dont les cinquante premières années

50. Id., « le Manque de vie de l'esprit », dans *les Idées*, 1^{re} année, 1^{er} numéro, janvier 1935, p. 2.

51. Id., « l'Avenir de notre bourgeoisie », dans *les Idées*, 5^e année, vol. IX, n° 6, juin 1939, p. 504.

52. *Ibid.*, p. 512.

de ce siècle nous ont fourni peu d'exemples. Malgré les limites évidentes de sa formation et de son talent, malgré les partis pris qui nuisent parfois à son objectivité, il a su articuler dans des phrases à la fois lourdes et pittoresques un vigoureux corps à corps avec les forces d'aliénation qui pesaient sur la société de son temps. On sent chez lui la tension, sinon la crispation, d'un homme lucide aux prises avec une situation collective inquiétante. Certains passages des articles de Pelletier peuvent s'appliquer intégralement à notre évolution actuelle. Le parallélisme des situations (par exemple, la récession économique) appelle une interprétation globale de notre marche dans l'espace et dans la durée. Les problèmes de la langue et de la place ou du regard que nous devons donner à la littérature française n'ont pas encore reçu de réponses définitives. En 1930, ni les questions ni les réponses ne sont suffisamment mûres pour être exprimées sous une forme directement conceptuelle : de là cette ironie, qui selon Lukacs et Goldmann⁵³, appartiendrait en propre à la forme de l'essai, et qui caractérise une réflexion qui se situe à mi-chemin entre la dissertation philosophique, expression conceptuelle d'une vision du monde, et la littérature elle-même, lieu des aventures singulières. On a toujours présenté et jugé Albert Pelletier comme un critique littéraire. Cela demeure vrai. Mais ses articles divers font aussi de lui, à proprement parler, un essayiste.

ALONZO LE BLANC
Université Laval

53. Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964, p. 240-241.